

ANGE ENVOLÉ

A MME J. GODIN

(Sur la mort de son enfant)

Tendre mère, ne pleurez pas,
Car vous lui feriez de la peine ;
Elle est heureuse : d'ici-bas
Elle a brisé sa lourde chaîne.

Et c'est un ange triomphant
Qui chante Dieu dans l'allégresse ;
Elle doit, votre doux enfant,
S'étonner de votre tristesse.

Etre heureuse à jamais !... Mon Dieu !
Peut-elle regretter la terre ?
Elle est au ciel et, de ce lieu,
Vous sourit encor, tendre mère.

Non, non, ne pleurez pas : la mort
Fut un guide bien doux pour elle :
Car c'est vers le céleste port
Qu'elle la porta sur son aile.

La feuille, en automne, jaunit
Et tombe au souffle de la bise ;
L'oiseau rêveur quitte son nid
Pour une autre terre promise.

La feuille qu'emporte le vent
Au jour ne viendra plus sourire
Et c'est l'abîme triomphant
Qui s'en empare avec délire.

L'oiseau part : le nid gracieux
Que berce la branche fragile ;
N'entendra plus les chants joyeux
Du pauvre petit qui s'exile.

Mais c'est encore à son printemps
Que s'est envolé ce doux ange :
L'innocence de ses huit ans,
Mère, ne frola nulle fange.

Tout était rose dans son cœur
Quand la mort passa sur sa route :
Ce fut pour garder sa candeur
Qu'elle vous la ravit, sans doute.

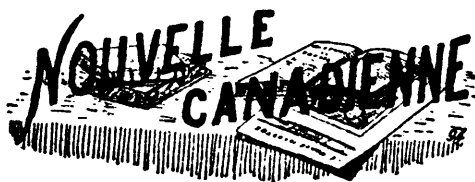
Son ange qui disait : " Je veux,
Je veux au ciel avoir un frère,"
De votre fille aux longs cheveux
Fit un doux ange de lumière.

Elle est heureuse !... Dans la nuit,
Mère, quand votre âme affolée
Du dehors n'entendra nul bruit
Et pleurera l'âme envolée,

Ecoutez bien, sa douce voix
Murmurera, tendre et piuse :
" Mère, de là-haut, je te vois ;
" Ne pleure pas, je suis heureuse."

Non, non, ne pleurez pas : la mort
Fut un guide bien doux pour elle,
Car c'est vers le céleste port
Qu'elle la porta sur son aile.

Emile M...



UNE AVENTURE EN RAQUETTES



toute une nuit, égarés, et je me suis décidé à compléter ces notes.

Le 26 janvier 1884, Emile M..., l'ami en question, me manda qu'il allait, le soir même, à la Pointe-Gatineau, pour une affaire, et qu'il serait bien content si je voulais l'accompagner. Nous irions en raquettes, et le retour aurait lieu de bonne heure. Départ de chez lui vers huit heures.

Comme Emile était un bon camarade, que nous étions intime et qu'une marche en raquettes, le soir, me délasserait après une journée au ministère à noter et à écrire, son invitation me plut et je l'acceptai, lui promettant d'être chez lui un peu avant l'heure fixée.

Huit heures sonnaient à la tour de l'édifice parlementaire quand nous sortîmes de la maison d'Emile. Peu après, nous descendîmes la côte du quai de la Reine. En bas, nous chaussâmes nos raquettes, et—en avant !

Le temps, de beau, dans le cours de la journée, était devenu mauvais. La neige tombait à gros flocons : l'on eût dit de gros morceaux de ouate blanche. Aussi, le tapis que nous foulons est-il des plus moelleux ; de fait, il est trop, car nos raquettes se chargent de neige et notre marche est plus lente et fatigante. Mais qu'importe la fatigue et les difficultés à la jeunesse ? Elle les vainc en riant.

Tantôt devisant gaiement, tantôt chantant, nous dépassâmes les chutes Rideau, et nous avançons vers la Pointe, où la rivière Outaouais s'élargit et reçoit les eaux de la rivière Gatineau. D'Ottawa à la Pointe-Gatineau, il y a bien deux milles, distance que nous devons franchir en une demi-heure, ou à peu près.

Nous nous tenions au milieu de la rivière Outaouais autant que possible, et quand nous nous croyons vis-à-vis la rivière Gatineau, par un quart de tour à gauche nous avançons ; encore cinq minutes, et nous serons arrivés. Cinq minutes après, nous croyant rendus, nous cherchons le quai de la Pointe où nous devons monter, mais nous ne le trouvons pas. Nous nous sommes égarés.

Pour qui connaît les lieux, cela peut sembler impossible ; néanmoins, il en fut ainsi.

Il y a quelques années, un jeune Montréalais perdit la vie en s'égarant de cette façon. Se rendant sur la montagne, il voulut prendre une ligne plus courte, abandonna les compagnons qu'il suivait, et se perdit. Quand on le retrouva, l'on constata que le pauvre garçon avait marché, tourné et retourné dans un rayon d'une cinquantaine de verges, jusqu'à ce que, vaincu par la fatigue et le froid, il succombât.

Nous criâmes : l'écho moqueur, seul, nous répond. Nous sommes atterrés. Des heures s'écoulaient ainsi. Le découragement s'empara de nous, et la gaieté du départ, que nous voulions continuer, est forcée. Je ne veux pas effrayer Emile par les idées qui m'obsèdent, et celui-ci dissimule aussi, dans le même but. Nous nous croyons perdus, mais nous luttons quand même.

Nous trainons nos raquettes péniblement.

Parfois il nous semble ouïr dans le lointain, l'aboiement d'un chien ou quelque bruit provenant d'une habitation. Le cœur palpitant, nous écoutons, le cou tendu dans la direction d'où le bruit semble venir, mais rien, rien....

Enfin, n'en pouvant plus, faisant un dernier effort pour rester encore debout, je m'accroche dans mes raquettes, et je tombe en avant. Dans ma chute, je fais une découverte qui me ranime un peu, mais avant d'en faire part à Emile, je fais vingt pas d'exploration, et je lui annonce joyeusement que nous sommes sauvés. En tombant, je m'étais frappé sur le bord d'un quai, et mon exploration me prouve que ce n'est pas un de ces petits quais comme l'on en voit dans ces environs, détachés du rivage et où les barges et les cages amarrent.

Nous contournerons le quai, gravissons la berge péniblement, et à quelques pas nous frappons à la porte d'une maison où brille une lumière. Nous entrons, et après explications, nous nous reposons. Il était minuit. Un punch très-chaud, nous fait beaucoup de bien, et sur notre demande, moyennant finances, nous obtenons des victuailles.

Une heure après, bien réconfortés et reposés, Emile propose que nous retournions à Ottawa. Rechaussant nos raquettes, nous sortons.

— Cette fois, dis-je à Emile, nous allons traverser la rivière Outaouais en droite ligne, et nous prendrons au plus court, à travers le bois McKay, le chemin de chez nous.

Il y avait tout près de la rive d'Ontario une cabane de planches, sur la glace. Depuis longtemps, pour éviter de payer licence, certains gens s'établissent ainsi, l'hiver, et débitent aux passants de l'eau-de-vie.

Nous entrons prendre des cigares. En les allumant le cabaretier nous parle d'un Anglais qui s'était arrêté là, une demi-heure avant nous, un peu dans les brins de zingues, et d'après les paroles qu'il avait laissé échapper notre homme comprit que l'Anglais avait une vilaine tâche sur les bras pour cette nuit-là : soit une visite à un cimetière—peut-être "Beechwood," peut-être "Notre-Dame"—d'où il devait enlever un sujet.

Nos cigares bien allumés, nous continuons notre route, montant la côte vis-à-vis, allant à travers bois, en arrière de la résidence de Son Excellence le gouverneur-général, d'un pas assez rapide vu notre fatigue, silencieux, ayant hâte de rentrer au foyer.

En débouchant sur la grande route du bois McKay, un peu en deçà de l'allée conduisant au cimetière Beechwood, nous apercevons un homme marchant courbé sous le faix d'un lourd sac blanc, aussi long que lui. Simultanément, nous nous disons tout bas :

— L'Anglais du cabaretier de tantôt !

D'un geste, je fais signe à Emile de rentrer sous bois, et je m'élance vers l'individu, criant en anglais, grossissant ma voix autant que possible :

— Halte-là !

L'homme au grand sac blanc, ainsi interpellé, s'arrêta brusquement.

— Ne bougez pas ou vous êtes flambé. Emile, vise-le bien, et s'il fait mine de se sauver ou s'il veut se défendre, tire dessus.

— Ne crains rien, me répond Emile, je le tiens au bout de mon revolver.

— C'est moi pas comprendre, mes bons mesieu', bégaye notre homme en français, et tremblant.

— Il est inutile de feindre ou de jouer au plus fin avec nous, misérable, lui dis-je dans cette langue, nous te connaissons et nous venons déjouer tes plans.

— J'sais pas c'que vous voulez dire. Qu'est-ce que j'ai fait ?

— Il le demande, le misérable ! Où as-tu pris ce que tu tiens enveloppé dans ce grand sac blanc ?

— Ça ? Je l'ai gagné à deux milles d'ici, à la sueur d'mon front, pour bien dire ; ça fait trois jours que je travaille pour l'avoir, et comme j'ai pas d'voiture, i' faut ben que j'l'emporte sur mon dos.

— A deux milles ? Tu mens. Gagné à la sueur de ton front ? quel langage affreux. Heureusement que nous venons à temps t'arrêter dans ton vol sacrilège.

— Vol ! J'ai jamais volé d'ma vie. J'su' pauvre, mais j'su' honnête.

— Allons, trêve de paroles inutiles. Retourne au cimetière avec le cadavre que tu y as volé, ou sinon....

— Cadavre !.... c'est pas un cadavre.... c'est un cochon !.... V'nez voir vous-même, et il ouvrira le sac blanc. J'l'ai gagné chez un fermier, à deux milles d'ici ; c'est mon salaire pour trois jours et demi d'travail. I' pèse cent livres et i' est temps qu'j'arrive, et j'en suis pas loin à c't'heure.

Il fallait bien se rendre à l'évidence. Un éclat de rire sonore d'Emile, à qui je me joins, assure le pauvre homme que nous lui ferons aucun mal.

En ce moment, la détonation d'une arme à feu, dans la direction du cimetière, vient arrêter notre hilarité.

Nous écoutons, et bientôt le bruit d'un traîneau tiré par un cheval galopant furieusement, et les claquements d'un fouet vigoureusement appliqué trouble de nouveau le silence de la nuit.

Tout à coup, au détour de l'allée le traîneau apparaît, et passe au milieu de nous comme une trombe, et nous eut écrasés certainement, si nous n'avions pas sauté hors du chemin.

Le traîneau disparaît au loin en un instant.

— C'est sans doute, dit Emile, l'Anglais de notre cabaretier.

Je suis de la même opinion.